

14 OCT. 1983

O. R. S. I. O. M. Fonds Documentaire

N° : 3358 ex 1

Cote B

## AGRICULTURE SUR BRULIS ET CHANGEMENTS CULTURELS : LE CAS DES INDIENS WAYAPI ET PALIKUR DE GUYANE

par Pierre GRENAND

chargé de recherche, ORSTOM, Cayenne, Guyane Française

*Abstrat.* — This study of two Amerindian systems of swidden cultivation in the Guyana neo-tropical forest intends to show the possibilities and limits of integrating such systems in economic development programmes. It does seem uselen to attempt the integration of such system into a modern market economy. Yet such system, if discreely stimulated, could play a very useful part in both the local economy and the maintenance of local cultures.

Cet article a pour but de présenter deux cas d'évolution différente d'agricultures sur brûlis tournées traditionnellement vers la subsistance, et ensuite de discuter brièvement les possibilités d'insertion de ces agricultures dans le cadre du développement régional.

### I. LES POPULATIONS ENVISAGEES

• Les WAYAPI sont des amérindiens de langue Tupi-Guarani qui ont émigré du bas Wingu au Brésil, au haut Oyapock en Guyane française entre le début du XVIII<sup>e</sup> et la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Jusqu'à une date toute récente, ils avaient réussi, en dépit d'une histoire troublée à maintenir leur indépendance économique et politique.

• Les PALIKUR sont, eux, une population amérindienne de langue Arawak, localisée dans le nord de l'Amapa et le bas Oyapock ; ils peuvent être considérés comme les ultimes descendants des riches civilisations repérées par les archéologues dans la zone côtière de l'Amapa et les bouches de l'Amazone. En contact avec les Occidentaux depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, les Palikur ont du, dans un espace géographique restreint, s'adapter à maintes reprises. Quoique vivant actuellement

aux deux extrémités d'un même bassin fluvial, Wayãpi et Palikur n'entretiennent pratiquement pas de rapports, pour la plupart des communautés. Un trait commun mérite cependant d'être souligné dans cette introduction : je veux parler de la rapide remontée démographique de ces ethnies, puisque les Palikur sont passés de 238 en 1925 à 945 en 1977 et les Wayãpi, de 212 en 1947 à 370 en 1978.

## II. AGRICULTURES DITES "TRADITIONNELLES" ET ECOSYSTEMES DES DEUX ETHNIES

Si je mets entre guillemets le mot traditionnelles, c'est qu'il ne représente ici qu'une réalité toute relative ou plus exactement la reconstitution subjectivement figée d'une situation plus ou moins ancienne. Alors qu'il s'agit dans le cas des Palikur de présenter une agriculture semble-t-il bien morte, les autres composantes de l'écosystème s'étant maintenues, il n'en va pas de même pour les Wayãpi qui offrent le spectacle d'un continuum remarquable caractérisé par un changement culturel très progressif.

### II.1. L'écosystème palikur et son évolution ancienne

Les traditions orales recueillies tant par Curt Nimuendaju en 1926 que par notre mission CNRS-ORSTOM en 1978-79 montrent clairement que cette ethnie était installée depuis le XVI<sup>e</sup> siècle dans le centre et le nord du territoire d'Amapa dans une zone biogéographique très diversifiée ; celle-ci est caractérisée, en partant du front de mer à la forêt de terre ferme, par les zones suivantes :

- a) mangrove ;
- b) forêt inondable du type varzea, celle-ci se prolongeant assez loin vers l'intérieur le long de cours d'eau au débit moyen ;
- c) savanes inondées une grande partie de l'année, dites "campos de varzea" en Brésilien ;
- d) enfin de nombreuses îles de faible altitude et de taille très variables (de quelques dizaines de mètres à 15 km de long), avancées du massif ancien couvertes de forêt de terre ferme.

C'est sur ces deux derniers milieux naturels que s'est organisé l'écosystème des Palikur, mangrove et varzea ne constituant que des zones d'extension secondaire. Il est important d'insister sur les surfaces limitées de ces deux milieux : 8 700 km<sup>2</sup>, pour lesquels les îles de terre ferme ne dépassent pas 10 %.

L'exiguïté de ces terres émergées entraîna une sédentarisation large mais non totale des communautés palikur. A celle-ci aurait correspondu anciennement, selon la tradition orale, une organisation sociale fondée sur l'endogamie villageoise. Avec l'absorption de nombreuses ethnies arawak moribondes et l'in-

fluence des missions jésuites au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'endogamie villageoise fit place aux clans exogames qui survivent actuellement.

En sens inverse, l'élément aquatique agit plus comme un lien que comme une barrière et permet une exploitation en profondeur de la totalité du territoire palikur. En outre, il favorise par sa phytocénose particulièrement dense des concentrations exceptionnelles de pans entiers du règne animal : poissons, chéloniens, sauriens, oiseaux de marais. . . Si l'on considère enfin la pluviométrie relativement forte de cette région (3 000 mm) et sa répartition en quatre saisons (1), on aura la toile de fond de l'écosystème palikur.

Cet écosystème consiste à fréquenter les quatre milieux floristiques envisagés : mangrove, varzea, savane inondée et îles boisées au moment des concentrations maximales de certaines espèces animales ou de la maturité ou facilité de transport des espèces végétales intéressantes, ainsi qu'il ressort d'une publication expérimentale de la FUNAI rédigée par les Palikur eux-mêmes.

Il est évident que c'est à l'intérieur de ce cycle contraignant que viennent s'intégrer les activités agricoles, et non l'inverse. En juin-juillet, les Palikur sabrent et abattent la forêt ; en octobre, ils brûlent et en novembre-décembre, ils plantent, en commençant par les plantes annexes et en terminant par le manioc amer. Disposant anciennement d'un espace agricole restreint (moins de 150 km<sup>2</sup>) pour une population relativement importante de 1 200 personnes après les premières épidémies du XVII<sup>e</sup> siècle, les Palikur possédaient un système agricole assez différent de ce que l'on connaît chez les populations amazoniennes de terre ferme. Pour compenser l'usure des terres, il semble qu'ils avaient mis au point des techniques de cultures sur buttes tout d'abord considérables, bien que l'on manque encore de preuves archéologiques solides, puis, à mesure que l'ethnie et ses voisines s'amenuisaient, réduites à des mottes circulaires (*imukwi hipatip*) de 80 cm de diamètre sur 30 à 40 cm de haut, ou mieux à des billons (*imukwi kiawimin*) de 2 m de long sur 50 cm de large. Mottes ou billons étaient entourés d'une dépression assurant l'irrigation. Cette mise en façon du sol était réservée au manioc amer et secondairement aux ignames (*Dioscorea trifida*). De telles techniques supposaient évidemment une mise en culture de plusieurs années. En l'absence d'observations précises au cours des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, il est impossible d'apprécier diachroniquement les différentes phases d'appauvrissement de ces techniques agricoles. En 1925, Curt NIMUENDAJU ne trouve déjà plus que des abattis comparables à ceux des populations de terre ferme. Cependant, le simple fait que les Palikur actuels aient pu nous décrire, même sommairement cette agriculture ancienne, nous laisse supposer qu'elle survivait encore à la fin du siècle dernier.

1. la petite saison sèche, ou petit été de mars est de fait peu marquée dans le nord de l'Amapa.

## II.2. — Evolution de l'écosystème wayãpi

A l'inverse des Palikur, les Wayãpi, depuis leur abandon des rives de l'Amazone ou de ses grands affluents, jouissent sans partage, au moins depuis 1830, des immenses forêts de terre ferme couvrant leur territoire. A l'inverse également des Palikur, ce milieu illimité à l'échelle d'un être humain n'est explicable qu'au prix d'un déplacement lent et méthodique. D'où l'on peut affirmer qu'à la dimension saisonnière déjà vue chez les Palikur, s'ajoute la dimension espace qui devient capitale chez les Wayãpi, l'exploitation du milieu se faisant à partir d'un point, le village, d'où l'Amérindien, tel une fourmi, va exploiter méthodiquement dans un rayon accessible en une journée de marche ou de canot aller-retour (soit 15 km avant l'arrivée des modes de transport modernes), la terre, la forêt et les cours d'eau. Le fléchissement du rendement dans les trois domaines exploités (et non le seul épuisement des terres, comme il est souvent dit) entraînait le déplacement du village et son installation au centre d'une nouvelle zone de pluriexploitation.

Dans ce système, l'agriculture n'est plus subordonnée aux autres activités, comme chez les Palikur, mais devient une composante d'un système agroforestier où :

a) un abattis n'est exploité que pendant un an et demi (de la plantation au début de l'abandon) ;

b) l'abattis et sa périphérie sont un lieu de chasse privilégié pour certaines espèces : agouti (*Dasyprocta agouti*) et cervidés (*Mazama americana*) ;

c) la forêt secondaire devient une réserve de chasse difficilement pénétrable (rongeurs et oiseaux) et permet l'apparition d'espèces végétales indispensables (roseaux à vannerie et à flèche ; fruits de cueillette comme ceux du genre *Inga*, *Melastomaceae tinctoriales*).

On arrive donc à une situation un peu paradoxale :

— d'un côté les Palikur, amenés à développer une agriculture raffinée pour pouvoir bénéficier de l'ensemble des ressources de leur milieu diversifié mais limité ;

— de l'autre, les Wayãpi, limités dans leurs déplacements dans un milieu illimité, ayant développé une agriculture à impact très léger sur le milieu, puisque la condition même de leur abondance est l'exploitation méthodique mais changeante de secteurs accessibles à partir d'un village.

## III. HISTOIRE RECENTE ET EVOLUTION ACTUELLE DES AGRICULTURES WAYËPI ET PALIKUR

Les deux ethnies étudiées ici présentent deux cas pratiquement opposés quant aux conséquences de leur contacts récents avec le monde occidental,

et permettent de poser le problème de l'insertion de l'agriculture sur brûlis dans le cadre du développement régional.

### III.1. Cas des Palikur

Si dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, ces Amérindiens ont soit prêté leur force de travail aux Européens, soit commercialisé une fraction de leur production en l'occurrence la farine de manioc, l'absence d'un système de dépendance organisé leur permit d'échapper à une mise en tutelle de la part des Occidentaux.

Or, en 1900, après la perte par la France de la terre d'Amapa au profit du Brésil, une fraction des Palikur — d'abord importante puis stabilisée à un petit noyau — vint s'installer sur l'estuaire de l'Oyapock, c'est-à-dire sur 25 km<sup>2</sup> de terres émergées largement secondarisées et difficiles d'accès.

Un symbiose s'établit alors entre d'une part le cœur de l'ethnie resté fidèle aux savanes inondées et de l'autre la colonie française qui devient pourvoyeuse en produits manufacturés.

L'avatar historique semble donc, en fin de compte, avoir été bénéfique.

Cependant, la susceptibilité des nations souveraines accepte mal les mouvements incessants entre les deux fractions de l'ethnie et le Brésil aussi bien que la France ont commencé, chacun à leur manière, le processus de l'assimilation. Pour le cœur de l'ethnie resté dans le riche milieu des savanes inondées, l'exploitation de l'écosystème n'est pas trop contrariée. Mais voyons l'évolution d'une petite communauté palikur de la rive française : celle dite de La Savane.

A la suite de péripéties qu'il n'est pas utile de développer ici, la communauté se trouva installée près du bourg créole de Saint Georges de l'Oyapock avec lequel les rapports s'intensifièrent petit à petit : relations de compérage entre adultes ou de marrainage entre adultes créoles et enfants indiens, cependant que les Palikur, répondant à une demande créole, se font pourvoyeurs de produits de chasse, de cueillette, et même agricoles (farine de manioc). En 1968, les travaux d'aménagement d'une piste d'aviation font venir par le mirage des gros salaires, encore d'autres Palikur. Cette grosse communauté, désormais accolée au bourg de Saint Georges, attire l'attention de l'administration qui accorde l'identité française, des subventions diverses, et la scolarisation des enfants.

La boucle est bouclée : les Amérindiens, venus croyaient-ils, au bourg créole pour peu de temps, se trouvent dans l'incapacité aussi bien de repartir que de poursuivre sereinement leurs activités coutumières. Installés en effet sur des terres qui ne sont pas les leurs au milieu d'agriculteurs non-indiens, les Palikur ne sont plus maîtres de leur écosystème. Comble d'ironie, ils se voient en 1974 accorder une concession de terre de 15 ha pour 15 chefs de familles, non pas pour les faire vivre un an, mais pour, en plus, y faire les rotations nécessaires !!! Dès 1978, six chefs de familles sont obligés d'ouvrir des parcelles sauvages hors du lot attribué.

On essaie aujourd'hui d'améliorer l'agriculture de ces Indiens alors qu'il est

patent que l'on ne peut qu'à grands frais amender des terres déjà sur-exploitées. Les Américains répondent à cette gageure en préférant abandonner l'agriculture pour s'engager comme prospecteurs géologues, chasseurs professionnels, pêcheurs sur chalutiers, bûcherons, choisissant entre deux prolétarisations, la plus rentable.

Dans le cas des Palikur, leur seule chance de survie passe par l'intervention de l'Etat qui seul possède les moyens de desserrer les mailles du filet administratif et de leur permettre de constituer la communauté de leur souhait, bénéficiant d'une infrastructure de base (école, dispensaire, atelier. . .) sur les terres vierges d'un cours d'eau voisin, la Crique Gabaret. Autrement dit, les Palikur ne demandent pas autre chose que le droit de se déplacer. Si l'on considère qu'il s'agit d'une entreprise philanthropique, on peut se demander si la structure même de notre société tolère de telles actions.

### III.2. Le cas des Wayãpi

Je serai bref, l'évolution de cette population étant particulièrement simple. Voyons ici le cas des Wayãpi du haut Oyapock, groupe le plus caractéristique. Cette population est entrée en contact intermittent avec les Français en 1942, puis permanent à partir de 1971. L'assistance sanitaire puis matérielle ont amené un certain regroupement des communautés sans pour autant entraîner de déplacements importants. L'achat de biens matériels extérieurs est permis surtout par les prestations familiales de l'Etat, par des emplois tertiaires à temps partiel (préposé aux soins, météo, radio) et par les gratifications aux chefs de village. Il en résulte que l'écosystème reste très similaire à ce qu'il était au siècle dernier.

Paradoxalement à ce qui se passe fréquemment, on peut véritablement parler ici d'évolution dans le sens d'une meilleure appréhension du milieu. Examinons le cas de l'agriculture qui nous intéresse ici particulièrement.

Dans le haut Oyapock, entre 1950 et 1955, pour 14 chefs de famille, 7, 8 abattis ont été ouverts par an. La superficie moyenne d'un abattis était de 0,34 ha.

Entre 1971 et 1977, après introduction du moteur hors-bord, d'un outillage métallique abondant et une très nette amélioration de la situation sanitaire, nous avons, pour une seule des trois communautés issues des deux existant entre 1950-55, 20,7 producteurs ouvrant 19,7 abattis par an, la surface moyenne étant de 0,51 ha.

Certes, une telle évolution nécessite une modification des stratégies : Le moteur hors-bord leur permet de faire, à la distance où ils le désirent, leurs abattis sur le sol qu'ils désirent. Autant dire qu'il permet de faire face à l'accroissement démographique aussi bien qu'à l'usure des sols. L'outillage métallique abondant et l'abondance d'une force de travail jeune permet d'attaquer des forêts renfermant des arbres géants ou au bois dur.

Ces modifications légères mais marquées de l'agriculture wayãpi, absolument pas intégrée dans l'économie de marché, servent essentiellement à amplifier cer-

tains aspects d'une vie sociale florissante, principalement le système du don et du contre-don, qui prend sa place à l'intérieur d'un cycle des fêtes magnifique. A l'opposé des Palikur, on a donc chez les Wayãpi une récupération totale des moyens d'intégration mis en jeu par l'Occident au profit d'une économie ludique d'abondance. Cette situation est largement permise par l'isolement géographique des communautés wayãpi et par la jouissance sans partage du milieu forestier de terre ferme.

## DISCUSSION

De l'analyse des deux systèmes agricoles peuvent être déduits un certain nombre d'éléments de réflexion. Pour être complet, il aurait d'ailleurs fallu envisager d'autres cas de figure chez les Amérindiens de Guyane, comme celui des Wayana ou des Galibi, accusant des situations socio-économiques intermédiaires entre Palikur et Wayãpi. Il faudrait également pour ne point égarer le lecteur, réaffirmer que l'évolution contemporaine des Palikur, si elle trouve son origine au début du siècle ne s'est accélérée que tout récemment. Pourtant, tels quels, le cas des Palikur et des Wayãpi nous permettent quelques questions et réflexions sur l'avenir de l'agriculture sur brûlis :

a) l'agriculture sur brûlis est-elle compatible avec une population importante ?

En l'absence d'une appréciation quantitative, il est certain que les 3 000 Indiens, les 5 500 Noirs réfugiés, et les 3 000 mulâtres vivant à la campagne en Guyane pourraient être dix fois plus nombreux tout en continuant à vivre d'agriculture sur brûlis. Or, la concentration des abattis autour des postes administratifs ou des communes, sur des terres depuis longtemps exploitées est contraire au développement d'une agriculture sur brûlis productive.

b) l'agriculture sur brûlis est-elle compatible avec une économie de marché ?

Pour donner un produit commercialisable, cette agriculture doit fournir un travail maximal pour un prix cependant abordable pour l'acheteur, ce qui nécessite une contrainte pénible pour des sociétés bâties sur le modèle wayãpi où trois jours de travail hebdomadaire seulement assurent la subsistance et permettent les loisirs. Par ailleurs, l'économie de marché implique l'exportation des produits à un coût bas et dans un délai rapide, d'où la concentration des centres de production, contraire à l'économie des sols, et favorisant la prolifération des parasites et viroses diverses. Enfin, l'ouverture sur l'économie de marché implique un recyclage très large de la production donc l'abandon de la structure sociale attachée à l'agriculture sur brûlis. Il n'est donc pas, dans ce cas, évident que l'agriculture reste une activité professionnelle économiquement viable face à d'autres proposées par le monde occidental.

c) l'agriculture sur brûlis est-elle susceptible d'amélioration ?

Dans le cadre d'une autosubsistance, il est certain que des modifications subtiles sont possibles. L'observation de l'histoire des populations amérindiennes

met en évidence des changements technologiques, des associations végétales différentes qui permettent de comprendre qu'il existe de multiples variantes de l'agriculture sur brûlis. Les amendements dont il est question ici sont de toute autre nature. Il s'agit de l'amélioration que des techniciens occidentaux souhaitent pouvoir apporter dans des cas cruciaux comme les Palikur de Saint-Georges :

-- améliorer l'abattis à coup d'engrais ou d'interventions phytosanitaires revient à une aberration si l'on garde présent à l'esprit qu'une courte séquence d'exploitation et une longue séquence de régénération forestière peuvent éviter ces opérations fort coûteuses.

— transformer les Amérindiens en agriculteurs modernes, riziculteurs ou maraîchers implique que l'agriculture prend pour eux une toute autre signification culturelle que celle qu'elle a actuellement.

### CONCLUSION

On constate donc qu'il est vain de vouloir intégrer une telle agriculture sur brûlis dans le cadre d'une économie de marché, a fortiori dans celui d'un développement de la région Guyane. En sens inverse, si l'on envisage de freiner la croissance de populations urbaines largement assistées comme c'est le cas en Guyane, il est certain que la stimulation discrète des écosystèmes traditionnels permettrait un allègement certain de la part du budget consacré à ce département d'outre mer, et un surcroît d'épanouissement pour les sociétés rurales dont l'héritage culturel vaut mieux, à mon sens, que la production de quelques centaines de kilos de légumes.

juin 1980

### *Bibliographie*

- Grenand P., Dreyfus-Gamelon S. et Grenand F. (1978). — Rapport sur la situation des Indiens Palikur du Bas-Oyapock. Mission ORSTOM-CNRS. doc. de diffusion restreinte. 10 p.
- Grenand F. et Haxaire Cl. (1977). — Monographie d'un abattis wayãpi. JATBA, t. XXIV, n° 4, 285-310.
- Grenand P. (1980). — Introduction à l'étude l'univers wayãpi. sous presse, SELAF, Paris, 444 p.
- Grenand F. et Grenand P. (1979). — Les Amérindiens de Guyane Française aujourd'hui : éléments de compréhension. JSA, LXVI, 361-382.
- Iaparra M., Espirito Santo D. et Ioio A. (1976). — Os meses na lingua Palikur. Belem, Para.



- Meggers B. et Evans Cl. (1973). — A reconstituição da prehistoria amazônica. Algumas considerações teóricas, in : O Museu Goeldi no ano do seu centenario. Publicações avulsas nº 20. Belem, Para. 51-69.
- Ninuendaju C. (1926). — Die Palikur Indianer und ihre Narchbarn. Göteborgs Kongl. vet. vitt. Hand. vol. 31, nº 2.

*Cartes consultées*

- Grenand P. (1980). — Parcellaire de la communauté de Trois-Sauts, Haut-Oyapock. inédit.
- Photos aériennes IGN. (1955). — NA 22-XIII-XIV. 1/50 000<sup>e</sup>.
- Carte IGN. Baie d'Oyapock S.E., 1/50 000<sup>e</sup>. Feuille NB. 22-III-1b. 1962.
- Photos NB. 22. Y.D. et NA. 22.V.B. Projeto RADAM. 1/100 000<sup>e</sup> 1972.



## Journal d'Agriculture Traditionnelle et de Botanique Appliquée

Travaux d'ETHNOBOTANIQUE  
et d'ETHNOZOOLOGIE

B3358 ex 1

B3358 ex 1

